

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim^e. pour l'étranger.)

En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures; il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N^{os}. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.

P A R I S.

Ce 9 Février 1818.

Les journaux ont signalé depuis quelque tems de grandes maisons qui donnent des fêtes brillantes, où la danse n'est que le prétexte, et dont l'objet principal est le jeu; on s'y ruine, comme dans les jeux publics, à la *roulette*, au *creps*, au *trente-un*, etc. L'Odéon vient de faire justice de ce travers honteux, en offrant le *Bal à la Mode*. Cette bluette épisodique offre une critique spirituelle, mais elle manque d'action, et elle auroit produit plus d'effet au Vaudeville. Voici la ronde qui la termine :

AIR du vaudeville du *Bouquet du Roi*.

Messieurs, ayons désormais
Le vieux bon ton de nos pères;
Fuyons les mœurs étrangères,
A Paris soyons Français.
Puisse un censeur à la mode,
Ne point dire en enrageant:
Qu'à notre *bal à la mode*
On vient perdre son argent.

~~~~~

*La Veille du Mariage* ou *Encore une Folie*, jouée au Vaudeville, a paru une *folie* peu plaisante. L'intrigue en est com-

mune , les couplets en général sont peu saillans. Nous ne citerons que le suivant , qui rentre dans notre domaine ; c'est une femme qui le chante :

AIR : *Pégase est un cheval.*

Croyez-en mon expérience ,  
Soit dit, sans trop vous sermoner ,  
Il faut montrer de la constance ,  
Quand vous voulez nous enchaîner.  
Vous qui faites les bons apôtres ,  
Jeunes amans , jeunes époux ,  
Lorsque vous glanez chez les autres ,  
Souvent on moissonne chez vous.

L'ouvrage a fini au milieu des sifflets , malgré le talent des acteurs et des claqueurs.

~~~~~

LE CARNAVAL.

Tous les Parisiens et tous les habitans des départemens qui sont venus dans la capitale , ont vu M. Pinson. Tous se rappellent sa gaîté imperturbable , ses farces nombreuses et leur dénouement assez malencontreux. Je veux aujourd'hui leur faire faire connoissance avec un jeune homme qui est le digne rival du faraud de la rue aux Ours , qui comme lui aime à rire , à s'amuser , à dépenser son argent , et qui comme lui a été passablement étrillé et mystifié dans ces jours de jubilation que l'on nomme le Carnaval. Tout ce que j'en dirai sera exact , car ce jeune homme , c'est moi.

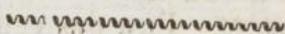
Il étoit neuf heures du soir ; je venois d'achever ma toilette et de répéter un pas nouveau devant mon écran , lorsque je fus averti que mon cabriolet étoit prêt. J'avois reçu le matin plusieurs invitations , je balançois entre l'ambassadeur de....., M. T*** , banquier , M^{me}. la comtesse K*** , et M. L*** , magistrat célèbre ; Comtois me fit observer qu'il étoit de bonne heure et que j'aurois le temps de *briller* dans plusieurs sociétés si je commençois par celle qui étoit le plus près de moi. Je goûtai son avis et me fis conduire rue Croix-des-Petits-Champs. Je pensois qu'un homme de robe , obligé par son état de régler l'emploi de sa journée , et d'en consacrer la plus grande partie à ses éminentes fonctions , devoit rester peu de temps à table , ne recevoir qu'une société grave , l'amuser modérément et la renvoyer avant une heure indue ; je me trompois lourdement. M. L*** , homme de loi par raison et gastronome par goût , quittoit volontiers Thémis pour

Bacchus, et passoit avec grand plaisir de l'examen d'un dossier à celui d'une dinde aux truffes. Lorsque je me rendis chez lui, il étoit occupé avec quelques dignes confrères à en juger une en dernier ressort et l'audience se tenoit encore dans la salle à manger, quand je me présentai dans le salon. Le voyant désert, je me retirai doucement, en réfléchissant aux admirables décrets du sort qui a décidé de toute éternité que les meilleurs chapons du Maine et les plus fines dindes du Périgord seroient le lot des gens de justice.....

J'eus un moment l'idée d'entrer aux Français, mais avant d'être parvenu dans la salle, je m'aperçus que ma montre avoit disparu. Me rappelant aussitôt l'événement arrivé la veille à un auteur célèbre, je me félicitais tout haut d'en être quitte à si bon marché; un vieil amateur qui sortoit à la fin de la première pièce, ne put s'empêcher de me dire en me regardant d'un air moqueur: Monsieur est aussi un auteur volé? il faut qu'il s'en console; quand il se contentera, comme Molière et Corneille de briller par son seul génie, et non à l'aide de bijoux précieux, pareil malheur ne lui arrivera plus! La leçon n'alloit pas à son adresse; mais je me promis d'en faire part à mon ami Z***, l'un des cent quarante-trois fameux mélodramaturges de la capitale.

Réduit à demander l'heure à un factionnaire que l'on refovoit, je vis qu'il étoit temps de me rendre chez mon banquier; des lampions, aujourd'hui de rigueur chez le plus mince particulier qui donne un bal, éclairaient la porte de son hôtel, les voitures s'y succédoient rapidement; je fus trop heureux de pouvoir me glisser dans la cour à la suite d'un petit publiciste qui paroissoit avoir ses grandes entrées. Pourtant, je fus tellement serré contre le mur, que mon corps étoit presque réduit *au tiers consolidé!* Les salons magnifiquement décorés, renfermoient une société nombreuse et brillante; mais les danses étoient peu animées, l'assemblée se composoit plutôt de personnes d'un âge mûr que de jeunes gens, et le nombre des hommes excédoit de beaucoup celui des dames. Après avoir dansé deux contredanses, voyant que le bal n'étoit diversifié ni par des valse, ni par des allemandes, ni par des anglais es, ni par le bolero, ni par le fandango, (ce que j'attribuai à l'ignorance des musiciens), j'entrai dans un petit salon où je croyois que l'on causoit; on s'y disputoit à outrance au sujet de la presse et du recrutement. N'ayant pas voulu prendre parti dans la discussion, je fus traité de *conscrit* par une jolie femme et baffoué à qui mieux mieux par une douzaine de ses amies.

Fort peu satisfait des dames de la finance, je les quittai pour la comtesse K***, même somptuosité, même affluence chez elle que chez le banquier, mais partout un air de gêne, d'ennui et d'humeur. Une table ronde, chargée d'or, paroissoit seule attirer l'attention des nombreux invités; en quelques minutes, des sommes considérables étoient perdues, gagnées et perdues de nouveau!.... La crainte, l'espoir, l'avidité et l'indifférence simulée se peignoient alternativement sur toutes les figures. Je résistai, d'abord, puis je cédai et finis par perdre 500 louis au creps. Je voulus m'en consoler au bal de l'Opéra. J'y avois eu jadis d'assez bonnes aventures, mais j'étois en mauvaise veine. A peine dans la salle, je fus accosté par un masque que je ne cherchais pas; un jaloux, qui se méprenoit, me tint des propos déplacés, j'y répondis; comme le petit jour commençoit à poindre, nous eûmes la satisfaction de vider de suite la querelle, et ce qu'il y a de très-plaisant, *de très-farce* dans mon affaire, c'est que j'ai reçu un coup d'épée pour la femme la plus âgée et la plus laide du bal, pour une femme à laquelle je n'avois parlé de la vie!



SOIRÉES DRAMATIQUES DE JÉRÔME LE PORTEUR D'EAU, publiées par M. Ourry, membre du Caveau-Moderne, N^o. 1 (*les Danaïdes et la Clochette*); N^o. 2. (*les Machabées et le Passage de la Mer Rouge*) (1).

Chaque numéro forme une brochure de 32 pages.

Ce feuilleton chanté en vaut un autre. Jérôme a un gros bon sens naturel; son état lui permet d'être impartial, et il tourne assez plaisamment un couplet. Voici le commencement de son Pot-Pourri sur *les Danaïdes*:

AIR : *Vaudeville du Diable couleur de Rose.*

L'aut' jour je m'dis : v'là l'Opéra
 Qui le lundi fait son dimanche,
 Il faut qu' j'aïlle voir dans c'pays-là
 Ces Danaïd's, comm' ça s'emmanche.
 C'est conv'nu, je cours au bureau;

(1) Prix : 1 fr. chaque numéro, et 1 fr. 25 centimes par la poste. A Paris, chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n^o. 30, et chez Delaunay, libraire, galerie de bois, au Palais Royal.

Mais, mon dieu
 — Ah! dam!,
 C'est qu'il y a
 Que pour voir l'enfer

Air: Je n'sau

Quoiqu' ça,
 L' bâton s' leve e

On raconte

Qu' deux trèr', p

En font cent

Qui vont s' marier

Ah! queu' no

Ça s'appell' fair' le

Le couplet suivant est extra

Air: La

Tu n'es pas l' seul

Qu' ait vu d' ces y

Etre à certain

Son argent

Dans ce siècle au

D' ces p'tits latin

Tel' sont les mari

Pierre ou Paul, ça

Mais toujours (c' q

Ils pass' du côté (

Voyages dans la partie septen

jusqu' en 1813, compren

(Fernambouc), Scara, P

Koster; traduits de l'angl

planches colorées et de d

SECON

Huit jours après son retour

d'Angleterre des lettres qui l'

(1) Deux volumes in-8^o, l'un de

15 francs, et, port franc, 18

libraire, Palais-Royal, galerie de

Mais , mon dieu , queu' foule innombrable !
 — Ah ! dam' , me dit l' compèr' Bonneau ,
 C'est qu'il y a z'un enfer si beau !
 Que pour voir l'enfer (*bis*) c'est le diable. (*bis*)

AIR : *Je n'sauois danser.*

Quoiqu' ça , nous v'là d'dans ;
 L' bâton s' lève et l'on commence.
 On raconte au gens
 Qu' deux frèr' , pèr' de cent enfans ,
 En font cent éponx
 Qui vont s' marier sans dispense.
 Ah ! queu' noc' ! ... Chez nous
 Ça s'appell' fair' les cent coups.

Le couplet suivant est extrait de *la Clochette* :

AIR : *La Parole.*

Tu n'es pas l' seul , pauvre Azolin ,
 Qu'ait vu d' ces jolis diab' femelles
 Etre à certain
 Son argentin
 Dans ce siècle uniq' ment fidèles.
 D' ces p'tits lutins , en général ,
 Tel' sont les manières coquettes.
 Pierre ou Paul , ça leur est égal ,
 Mais toujours (c' qui n'est pas moral)
 Ils pass' du côté (*bis*) des *Sonnettes.* (*bis*)

Voyages dans la partie septentrionale du Brésil, depuis 1809 jusqu'en 1815, comprenant les provinces de Pernambuco (Fernambouc), Scara, Paraïba, Maragnan, etc; par Henri Koster; traduits de l'anglais par M. A. Jay, ornés de huit planches coloriées et de deux cartes (1).

SECOND ARTICLE.

Huit jours après son retour à Pernambuco , M. Koster reçut d'Angleterre des lettres qui l'obligeoient à se rendre à Maranh.

(1) Deux volumes in-8°, l'un de 376 , l'autre de 512 pages ; prix , 15 francs , et , port franc , 18 francs. A Paris , chez Delaunay , libraire , Palais-Royal , galerie de bois , n° 243.

Ici, plus d'un lecteur doutera que le premier voyage ait été entrepris pour cause de santé.

Le navire que choisit M. Koster, leva l'ancre le 25 février : la traversée ne dura que sept jours.

La ville de Saint-Luiz, située dans l'île de Maranham, est peuplée de douze mille âmes, en y comprenant les nègres. Les maisons n'ont qu'un seul étage : le rez-de-chaussée est destiné au logement des domestiques, ou sert de boutique et de magasins, comme à Pernambuco. Les maîtres habitent l'étage supérieur, dont les fenêtres s'ouvrent au niveau du plancher et sont ornées de balcons en fer.

« La province de Maranham, dit M. Koster, ne peut entrer en comparaison avec celle de Pernambuco ; c'est un état qui est dans son enfance. On y voit encore des Indiens sauvages, et les plantations situées dans l'intérieur sont toujours exposées à leurs attaques. »

M. Koster fut présenté par un ami à une famille respectable de Saint-Luiz. « Nous lui rendîmes visite un soir, dit-il, sans être invités, selon l'usage, et l'on nous fit entrer dans une chambre assez grande, meublée d'un lit et de trois beaux hamacs qui étoient tendus en travers, dans différentes directions ; il y avoit aussi dans l'appartement une commode et plusieurs chaises. La maîtresse de la maison, dame d'un certain âge, étoit assise sur un hamac, et une dame en visite sur un autre ; ses deux filles et quelques parens avoient des chaises. La compagnie, qui, à notre arrivée, consistoit en deux ou trois personnes, formoit un demi-cercle vers les hamacs. On nous reçut avec cérémonie, et la conversation s'engagea principalement entre les hommes ; de tems en tems l'une ou l'autre des vieilles dames plaçoit une remarque ; les filles répondirent à une question qui leur fut faite, et gardèrent ensuite le silence. »

On joue beaucoup à Saint-Luiz, et la passion du jeu est commune aux deux sexes. Une jeune fille, allant un soir en société avec sa mère, passa dans l'appartement où son père étoit occupé à jouer avec quelques amis ; celui-ci engagea sa fille à prendre une carte, elle obéit, et continua de jouer jusqu'à ce qu'elle eût perdu trois cents *mil reis*, environ quatre-vingt louis : alors elle avoua qu'elle n'avoit plus d'argent. On remplit de nouveau sa bourse, et elle suivit sa mère dans une autre maison, où le jeu fut encore l'amusement de la soirée.

M. Koster dit que la plupart des personnes avec qui il conversoit, refusoient de croire « qu'il s'étoit soumis aux inconvéniens d'un long voyage, seulement pour s'instruire et s'amuser. »

A peine de retour à Londres (octobre 1811), il se rembarqua pour Pernambuco. Pendant son absence, de grands changemens s'étoient opérés dans cette ville. Plusieurs maisons se trouvoient réparées. Les lourdes et sombres jalousies avoient été, presque généralement, remplacées par des chassiss vitrés et des balcons en fer. Il y étoit arrivé quelques familles de Lisbonne et trois d'Angleterre. Les femmes des premières donnoient l'exemple de se rendre à pied à la messe, et les autres avoient l'habitude d'aller à la promenade vers le soir. Les chaises à porteurs avoient une tournure plus élégante, et les porteurs étoient plus richement habillés. Les marchandises anglaises s'étoient répandues avec une grande profusion, et des colporteurs alloient de village en village, et d'un domaine à l'autre, troquant leurs marchandises pour des bestiaux et des fromages. Dans l'habillement, l'esprit d'innovation produisit des métamorphoses risibles. M. Koster cite, entr'autres, une femme d'une corpulence énorme, qui, n'ayant point encore adopté l'usage des corsets, voulut cependant mettre une robe échancrée, et se fit montrer au doigt. Ce qui n'étoit pas moins plaisant, c'étoit d'entendre un villageois se plaindre amèrement de son indigence, et venir ensuite faire étalage d'une selle et d'une bride neuves. « Ces harnois, dit M. Koster, étoient magnifiques; la selle étoit de maroquin et de velours vert; des clous à tête d'argent et des plaques de même métal, étoient placés avec profusion sur toutes les parties tant de la selle que de la bride. Il nous assura que le tout lui avoit coûté quatre cent mille reis, environ cent dix livres sterlings, ou cent dix louis. Cette somme d'argent auroit suffi pour acheter quatre esclaves; mais ce ne fut pas tout, car il ouvrit un tiroir où se trouvoient plusieurs cuillières, éperons cassés et autres objets en argent; et il ajouta qu'il ramassoit une somme suffisante pour que le cheval de son garçon d'écurie fût équipé comme le sien. »

~~~~~

C H A R A D E - L O G O G R Y P H E.

Mon premier part, s'élance, il roule, il vole, il glisse,  
 Et mon second doublé se croque avec délice.  
 Mon tout est brûlé, brûlé; il épure, il salit.  
 Savans auxquels on croit bien plus qu'on ne les lit,  
 Le font frère jumeau d'une pierre très-fine  
 Dont mainte beauté riche à nos yeux s'embellit.  
 Il suffoque, on l'étouffe, on l'écrase, il dessine;  
 Et par lui des poltrons, malgré la médecine,  
 Répandent la terreur en mourant dans leur lit.

*Cueillons la rose de la vie*, air avec refrain à deux ou trois voix, *ad libitum*; paroles de M. P. Lebrun, musique et accompagnement de piano ou harpe, par B. Wilhem.

Ce morceau est digne de la réputation de l'auteur d'*Agnès-Sorel*, de *Bala*, etc.

Prix : 2 francs 40 centimes, chez Jouve, marchand de musique et de cordes de Naples, Palais-Royal, galerie de pierre, n° 96.

Les N<sup>os</sup> 27 et 28 de la suite de *Costumes de Marchandes et d'Ouvrières de Paris*, viennent de paroître au Bureau du *Journal des Dames*.

#### M O D E S.

Pendant long-têms le bord des chapeaux à passe est resté nud; aujourd'hui l'on y met une blonde, assez large, et qui forme très-peu de plis. On voit des plumes sur quelques cornettes de tulle. Déjà quelques chapeaux sont ornés de lilas, blanc, ou couleur lilas. On ne porte plus de fleurs faites avec du velours. Le froid a remis à la mode les witzchouras; la plupart n'ont point de pélerine de poil, mais un très-haut collet debout en poil. Nous avons vu trop tard pour les annoncer dans le dernier numéro, des robes de bal en gaze, rayées dans le bas à cinq, sept et même neuf rangs de ruban de velours écossais. La ceinture que l'on met avec ces robes est à corsage de satin, bordé d'un ruban pareil à la robe. On appelle velours simulé, une étoffe nouvelle, qui s'emploie pour les witzchouras, les spencers et les manteaux de cour.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1709.

*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N°. 183, près le boulevard, à côté du café. Les Abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*

air avec refrain à deux  
 P. Lebrun, musique  
 par B. Wilhem.  
 réputation de l'auteur

, chez Jouve, march  
 es, Palais-Royal, ga

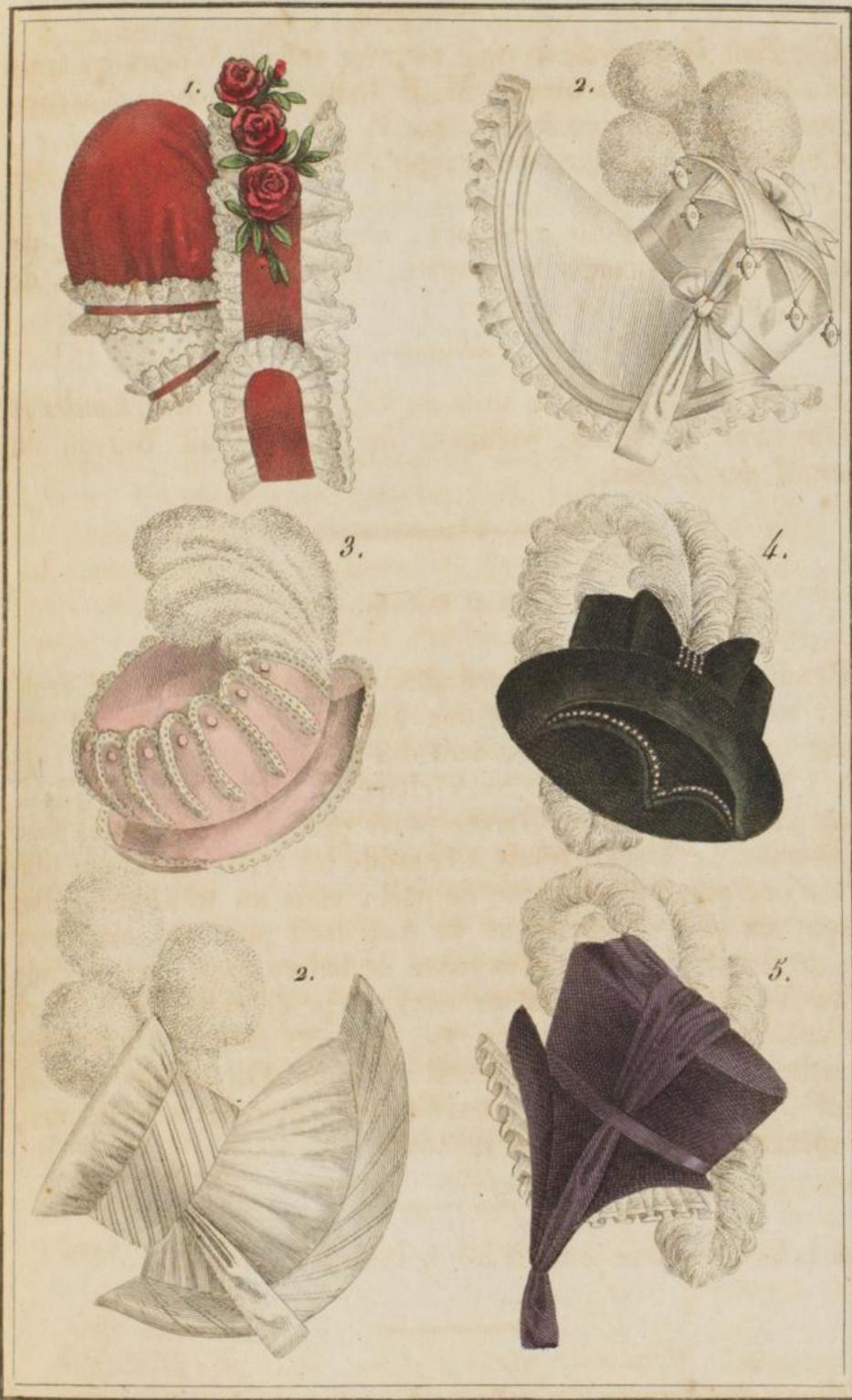
le Costumes de March  
 t de paroître au B

E S.

es chapeaux à passe  
 blonde, assez large,  
 des plumes sur quelq  
 chapeaux sont ornés de  
 orte plus de fleurs fait  
 mode les witzchours:  
 oil, mais un très-haut  
 rop tard pour les an  
 de bal en gaze, ravie  
 f rangs de ruban de  
 avec ces robes est à  
 la robe. On appelle  
 mploye pour les witzch  
 r.

a Gravure 1709.

doit être adressé, par  
 N°. 183, près le bou  
 du 1<sup>er</sup>. ou du 15.



1, Cornette de Velours. 2, Chapeaux de Satin. 3, Coque de Velours  
 épinglé. 4, Chapeau et Coque de Velours. 5, Chapeau de Velours.

# JOURNAL DES ET DES MODES

*Le Journal paraît, une ou deux fois la semaine, le 15, avec deux Livres, (c'est-à-dire pour trois mois, on en a 666, pour un an de plus par an.)*

*En Vente, à la Librairie de la Cour de Commerce et de la Ville; on peut en acheter par Bouteilles, au N° 10, par un Livret, et de 10 fr.*

PARIS

De la B...

La représentation théâtrale donnée à l'Opéra, au bénéfice de la Couronne, a été très brillante. On y a vu des acteurs d'un talent remarquable, et les succès ont été très grands. On espère qu'ils pourront servir de modèle à ceux qui ont l'honneur de servir dans les autres théâtres.

Alphonse, ou les suites d'un second Mariage, est un roman intéressant, et dont le but est de retracer les dangers que l'on court en se mariant un second fois.

Deuxième Paris, tel est le titre d'un roman qui a été publié par la Librairie de la Couronne, et dans lequel on voit un homme qui se livre à toutes les passions. On trouvera peut-être que ce roman est un peu long, mais il est très intéressant.

## PETITES NOUVELLES

Les nouvelles de la Cour et de la Ville sont très intéressantes. On a vu à la Cour de Commerce et de la Ville, le 15, un grand bal, auquel ont assisté un grand nombre de personnes.